

L'âme meurtrie *Martin Straube*

Soixante millions d'être humains sont en fuite. Ils ont vécu des horreurs qui posent, en tant que traumatismes, des tâches énormes. Quand on rencontre une âme meurtrie, la manière naturelle d'agir est souvent peu utile. Que devrait-on savoir et que peut-on faire ?

Des grands artistes ont fréquemment une préhistoire traumatique. Ainsi la traumatisme commença pour Picasso dès le premier jour de sa naissance. Il vint presque mort au monde. La mère était désespérée, le père n'était pas là. L'oncle entra dans la chambre, pour reconforter sa sœur – et, ce qui est aujourd'hui absolument impensable, se pencha sur sa sœur avec son cigare brûlant pour lui faire un baiser sur le front. Le bout du cigare en ignition toucha le petit Picasso sans vie, qui commença à hurler. À 16 ans déjà, Picasso était un artiste célèbre. Il ne découvrit son style absolument original, seulement après que son ami, avec lequel il partageait son atelier, se suicida. L'ami perdu avait suivi un conseil de Pablo, ce qui l'avait amené à connaître une situation désespérée et cela le poussa à la mort. Picasso put de ce fait élaborer sa profonde tristesse de sorte que commencèrent ses périodes bleue puis rose. Sept années durant il transforma artistiquement sa douleur. Ce que nous, nous appelons aujourd'hui le « continent » Picasso, au principe duquel se trouvaient des expériences traumatiques.

Lorsque de tels processus favorables ne se présentent pas, cela peut mener aux maladies. L'art sauve ici l'être humain, mais aussi l'entourage : que l'on se représente Salvador Dali, qui n'eût pas été capable de vivre à fond dans l'art jusqu'à son dernier soupir. Ainsi une expérience traumatique, lorsqu'elle est maîtrisée, peut-elle relâcher la constitution et de ce fait des facultés extraordinaires artistiques ou sociales, peuvent en faire irruption. Ainsi ce qui chez l'un, se révèle par une maladie, se manifeste en facultés chez l'autre, si une aptitude se présente, si elle est encouragée et que les conditions sont propices. C'est pourquoi il ne faut jamais cesser de nous engager à édifier ces facteurs de protection.

L'onde traumatique

Quand on parvient à résoudre la stupeur qui est entrée dans l'âme, alors l'âme fait un mouvement d'onde. La douleur se libère, on pleure. Il y a des cultures, dans lesquelles on s'attend à ce que la veuve crie après la mort du mari et se répande de la cendre sur la tête. Les voisines viennent et reprennent en chœur les lamentations. C'est sage, car ainsi la douleur peut s'extérioriser. Nous vivons dans une culture, dans laquelle on apprécie à peine que quelqu'un extériorise sa douleur. En tant que médecin, j'ai accompagné un couple. Le mari, âgé de 80 ans, souffrait d'une tumeur inguérissable. Un jour je fus appelé, car c'était la fin. Son épouse était agenouillée, en pleurs à son chevet. Elle avait été consciente de la fin, mais à présent la tristesse sortait. La belle-fille, farfouilla dans sa poche et en sortit un comprimé. « Que voulez-vous donner à votre mère ? » demandai-je. « Un antidépresseur, vous voyez bien qu'elle pleure ! » Ainsi en va-t-il de nous ! Nous essayons de rationaliser la douleur ou bien de la réprimer par un comprimé ou de l'alcool. Ce qui vaut en ce cas : moins la douleur est extériorisée plus elle traîne ainsi en longueur.

Ensuite succède à la maîtrise une phase de calme. Les enfants avant tout inclinent en cela à faire comme s'il ne s'était rien passé du tout. Les parents se sont séparés et pourtant l'enfant protège son père et lui prépare un cadeau sous l'arbre de Noël. Ensuite l'enfant remarque que cela n'est pas du tout du goût de la mère, car elle, essaie de continuer à vivre sans le partenaire. L'enfant réprime son besoin, la symptomatique ne peut pas s'extérioriser et de nouveau le traumatisme traîne en longueur. S'ensuit une phase dans laquelle les dispositifs d'amorce peuvent de nouveau dissoudre la douleur sous un ciel plus serein.

Un enfant a connu une violence de la part de quelqu'un portant un pull-over rouge. À présent il rencontre quelqu'un habillé de vêtements de la même couleur : la situation se représente comme avant. Mais au lieu de subir un engourdissement comme alors, il peut à présent se défendre. À présent il est libre, c'est pourtant grandiose ! Pour l'entourage cela agit remarquablement et aussi pour l'être humain avec son pull-over rouge. L'entourage vit cela comme un comportement aversif. Et de nouveau nous inclinons à réprimer ce qui veut faire irruption. Il y a des modèles comportementaux dans lesquels l'élément destructeur prévaut.

Le fils du roi sous la peau de l'ours

Une quatrième phase suit, dans laquelle l'enfant peut de nouveau commencer à s'orienter de nouveau, nouer des amitiés et peut-être, peut-il demander aux parents pourquoi ils se sont séparés. La mère, chez qui la douleur a été plus rapidement travaillée, ne veut probablement pas rouvrir la plaie, de sorte qu'ici encore la menace existe que la mère prenne cela en mauvaise part et de ce fait repousse la guérison. Les réactions spontanées qui surgissent instinctivement chez les adultes à l'égard de l'enfant traumatisé sont le plus souvent perverses. Il s'agit que l'enfant traumatisé doive et puisse s'exprimer. Parce que pour beaucoup, en parler n'est pas possible, l'enfant s'extériorise au travers d'un comportement aversif. C'est justement pour cela que nous en avons à peine une compréhension.

Cela compte, ce qui est infiniment importante dans la pédagogie du traumatisme : dans le conte Neige-Blanche et Rose-rouge¹ surgit un ours dont les petites s'effrayent. Mais l'ours reste avec sa peau accrochée aux épines, elle se déchire et les fillettes voient alors en surgir un fils de roi. C'est l'image que l'on ne devrait jamais oublier. Ce qui vient à notre rencontre en tant que comportement aversif, ce que l'on ressent comme anormal, incorrect et impudent, c'est la peau de l'ours qui recouvrait le fils de roi. Dès que nous oublions cela, en tant que pédagogues du traumatisme, nous avons perdu. Nous travaillons avec le fils de roi, nous voulons le nourrir, car plus il devient fort, davantage il a besoin de sa peau d'ours.

Les Musiciens de la fanfare de Brême²

Pour esquisser l'anthropologie du traumatisme, il vaut d'approcher le conte des *Musiciens de la fanfare de Brême*. Ce sont quatre personnages animaux qui, au début du conte, sont dans un état regrettable. L'âne affamé cherche désespérément le foin que son maître ne veut plus lui donner, le chien de chasse est vieux et éreinté, le chat est vieux et sa maîtresse a voulu le noyer et le coq est menacé quant à lui de passer à la casserole. Au cours du conte, nous

¹ J. et W. Grimm *Les contes*, Flammarion, Paris 1967, pp.835.

² *Ebenda*, pp.635.

faisons leur connaissance et découvrons leur disposition mutuelle. Ensemble ils deviennent créatifs et de nouveau « sains ».

L'*âne* porte les sacs de grain du fermier au moulin. Comme pour le corps physique de l'être humain il s'agit de stabilité. Os, muscles et délimitation par la peau, en sont les instruments pour des milliers de processus. Si l'on décrit ces processus particuliers, selon la théorie de l'essaim, ils se raccrochent donc à un support pour rendre possible la production du travail.

Le *chien* est toujours amical, toujours rempli d'attente. Il est le seul et unique membre de la famille, qui se réjouit sans cesse, lorsqu'on revient à la maison. Que ce soit un chien d'aveugle ou un chien d'avalanche : le chien veut absolument que, pour nous les hommes, tout aille bien. « Une vie sans chien, c'est possible, mais dépourvue de sens », remarquait le comique Loriot. C'est le « chien » dans l'être humain, qui après une journée épuisante, s'en va rechercher des forces dans la nuit, comme le chien va rechercher le bâton qu'on a lancé. C'est une instance qu'on appelle « système immunitaire », lequel, comparable à un chien de berger gardant ensemble les moutons, garde ici les organes.

Le *chat* vadrouille de-ci de-là dans la nuit et chasse, de la souris à l'écureuil, tous les petits animaux gracieux. Il ne chasse pas parce qu'il a faim mais par agressivité naturelle. Ce qui ronronne par la suite sur le fauteuil, s'active de nuit dans son plaisir de tuer. Dans le conte il préfère ronronner derrière le poêle. Il rappelle l'instance en l'être humain qui n'est pas là pendant la nuit : l'âme humaine, lorsque la conscience s'éteint dans le sommeil. Si la conscience est éveillée, on a alors la capacité de percevoir le monde et d'estimer chaque perception agréable ou désagréable. S'ensuivent les actions : nous courons vers elles ou bien nous nous sauvons en nous en détournant.

Le *coq* se trouve au sommet de la tétrade animale. Il voit la lumière de la maison des voleurs et guide le groupe. Arrivé là, il regarde par la fenêtre et propose de se monter l'un sur l'autre pour entrer brusquement dans la maison ensemble, à son commandement, afin de chasser les voleurs en les effrayant. C'est le coq qui prédit le temps qu'il va faire qui peut voir poindre le jour et ne pas réagir immédiatement aux perceptions – une image du je humain.

Au moment du choc

De la perspective de l'âme [*Seele*], l'âne [*Esel*] est l'image du corps, qui veille à la stabilité, l'orientation dans l'espace et le temps au moyen du souvenir. C'est le chien qui détermine en tant qu'image de la faculté d'adaptation du vivant et de l'intégrité et l'attention de l'âme. Concentration et faculté de sensibilité caractérise la vie de l'âme dont l'image est le chat. Le coq caractérise pour finir l'orientation vers le but de la biographie, ce qui octroie l'identité au corps personnel. Une expérience traumatique met tout sens dessus dessous. Les musiciens [ou encore : branquignols, *ndt*] de la fanfares, de Brême sont flageolants.

C'est alors le choc, au commencement du traumatisme, la stupéfaction. Les yeux tout écarquillés il fixe hagard l'inconcevable qui fait irruption sur l'âme. L'âme est immobile dans un stress extrême : la pression et le volume artériels augmentent, la respiration devient plus profonde, le pouls augmente en nombre de battements. Des réserves de graisses sont

mobilisées et cerveau et muscles sont fournis en sucre. Pourtant cette énergie maximale que le corps mobilise à présent, pour fuir et se battre, ne peut plus se tourner vers l'extérieur dans l'engourdissement du choc, mais tend au contraire vers l'intérieur³ avec des conséquences sur l'ensemble de la biographie. Dans le terme « bio-graphie », on a à l'esprit l'évolution du corps. Il traverse jusqu'à l'âge de 30 ans une phase ascendante, pour perdre ensuite lentement en force et vitalité⁴. Il en va autrement pour l'évolution de l'âme. Elle détache progressivement de l'évolution corporelle, nous gagnons de ce fait de plus en plus d'autonomie vis-à-vis des processus corporels.

Les énergies de cohérence du corps, de l'âme et de l'esprit, appartiennent à l'enfance et à l'adolescence. Un développement sain corporel et de l'âme est la condition préalable au développement spirituel et un développement sain corporel et spirituel est la condition préalable au développement de l'âme. Des forces agissent en synergie.⁵ Par contre à l'âge adulte appartient désormais le fait que l'âme commence à se détacher du corps. Si elle n'y arrive pas, on en vient à des maladies psychosomatiques. Le corps réagit à la détresse de l'âme. C'est le cas le plus fréquent chez les êtres humains traumatisés. Avec l'âge, lorsque les fonctions corporelles fléchissent, nous pouvons en souffrir, alors âme et esprit accompagnent cette diminution. Ou bien on saisit la chance de produire un renoncement, et on peut alors éprouver un saut dans le développement spirituel. Qu'arrive-t-il à présent quand il se produit dans l'enfance un choc traumatique ? Le développement continue mais des provinces de l'âme restent congelées à des stades infantiles⁶.

Le Soleil brille pour moi

Un enfant se sent protégé tout naturellement de sorte que ses propres parents existent pour l'amour de lui. Il ne peut pas se représenter qu'ils possèdent une biographie qui leur soit propre⁷. Nous appelons cette perspective comme « centrée sur le sujet ». Lorsque cet état persiste et qu'avançant en âge, on possède toujours cette attente et qu'on se met donc à vivre une partie du monde de manière subjective, alors cela conduit à l'angoisse. Car l'être humain angoissé pense avoir attiré tout le malheur du monde sur lui. C'est en même temps la nature de l'artiste ! Il a métamorphosé cette potentialité égocentrique en créativité. Picasso fut pourtant un homme angoissé et nous admirons dans ses oeuvres sa perspective infantile. Après un vécu traumatique, il persiste un retard partiel du développement de l'âme, lequel peut reprendre et mûrir par la suite.

³ On ne peut comprendre cela qu'en imaginant une telle situation de stress dans la situation d'un combat physique, au Moyen-Âge, par exemple, où toutes ces énergies pouvaient encore se dissiper dans le mouvement extérieur. Ici, chez l'homme ou la femme modernes, qui n'ont plus à faire face à ce genre de combat, du moins dans leur majorité, ces énergies ne peuvent effectivement pas se dissiper vers l'extérieur, elles restent donc contenues et vont se métamorphoser autrement. *ndt*

⁴ En l'occurrence ici plus précisément une force régénératrice que le sommeil n'est plus normalement capable de restaurer intégralement chaque jour. (voir 9^{ème} et 10^{ème} conférences de Jésus au Christ, **GA 131**). *ndt*

⁵ Voir à ce propos les quatre contributions de l'ENSATE parus dans www.rosejournal.com **RoSE — Research on Steiner Education** Vol.6/2015 — numéro spécial ENASTE [European Network for Academic Steiner Teacher Education (www.enastecongress.net)] 2015 ISSN 1891-6511 (on line) [traduites en français et disponibles auprès du traducteur, *ndt*].

⁶ Au sens général d'immaturation. *ndt*

⁷ Ni que dans le cadre de cette biographie, ils en viendront éventuellement et parfois définitivement à penser strictement à eux, en comptant sur de soi-disant forces d'adaptations « naturelles » de l'enfant. *ndt*

Les régions du cerveau qui sont compétentes pour la mémoire⁸, vivent pareillement ce choix et plus cela se produit tôt, davantage la croissance cervicale peut stagner. On en a mesuré jusqu'à 20 % de diminution de substance. Dans le tableau des musiciens branquignols de Brême, cela concerne l'âme, qui est devenue compétente pour le corps de la capacité mnémonique. Le chien aussi en est touché : l'attention peut se rétrécir, chez l'enfant, croissance, digestion et sommeil, les processus de la vie, sont troublés. La formation du langage et la vie émotionnelle — le chat en nous — sont aussi endommagées. La faculté de contextualiser les expériences et de les intégrer à notre propre image, s'amointrit. Tous ses troubles menacent de persister.

Celui qui dévisse en montagne, connaît le phénomène sans conscience il réagit au danger. L'action contrôlée diminue et le « noyau d'amande » dans le cerveau reprend le pouvoir de décision⁹. Si ce changement de commande persiste, un modèle menace de s'imposer dans l'action. « *Fire together – wire together [Tirer ensemble –attacher ensemble]* » tel est le nom qu'on donne en neurologie à cette empreinte. À chaque occasion les structures neuronales « font feu » de nouveau, comme lors de l'événement du choc et pourvoient le modèle d'action de nature réflexe. Ici la pédagogie est requise, car l'âme n'est plus capable d'intégrer ses forces d'elle-même. Le fil rouge de la biographie se rompt. Parce que les souvenirs ne peuvent plus être contextualisés, ils vivent en tant que « guenilles » dans l'âme. Alors que dans la vie mnémonique, les événements s'entretiennent pour former un tapis ; après un traumatisme, des bruits individualisés, des paroles et images isolées, se trouvent dans le paysage de l'âme et remontent en *flash-back* sans médiation — un cri et le sang coule... Au plan spirituel, isolement, dépression ou perturbation de l'identité, peuvent en naître ainsi que la fuite dans les drogues. Le Je traverse une profonde détresse. Avant j'étais ceci ou cela, mais cela s'est brisé. Qui suis-je à présent ? Une profonde crise identitaire. Se sentir victime, signifie développer son identité, non pas par autodétermination mais à partir d'une détermination

⁸ Plus exactement ici « la région du cerveau (qui entre en résonance magnétique du proton) lorsqu'un souvenir est évoqué », ce n'est pas exactement la même chose. La mémoire ne se localise pas dans le cerveau, par contre la conscience de cette mémoire passe par le cerveau. *ndt*

⁹ Plus exactement : « tout ce passe comme s'il le reprenait » car la perception du mouvement réflexe permettant de se mettre hors de danger, passe bien par le cerveau « qui nous la reflète » mais ce reflet n'est pas l'origine du mouvement lui-même. Voir pour plus de détail : Thomas Hardtmuth : *Lorsque la perception tient le gouvernail — Au sujet de l'actualité de la question nerveuse Die Drei 12/2014*. Ayant lu l'article de Monsieur Staube, Monsieur Hardtmuth a répondu à la question que je lui posais sur le mécanisme d'une telle réaction de « sauvegarde », en faisant le commentaire explicatif neurologique suivant, précisément sur ce moment de « dévissement d'une paroi rocheuse » : « Ce que Monsieur Staube pense sur le dévissement en montagne n'est pas le « mouvement réflexe de sauvetage » de « s'accrocher fermement » (ce que fait d'ailleurs aussi tout animal) cela provient d'une relation de — la nature de — résonance de notre corps astral avec la paroi rocheuse, c'est donc moins une action menée par le Je, quand bien même dans mon article [référence ci-dessus] je l'ai décrite comme provenant du Je dans le contexte d'une chute dans le vide, mais en effet ces deux choses ne sont que très difficilement à maintenir séparées dans la réalité), au contraire, ce qu'il décrit ici c'est la panique qui s'empare de l'être humain en un tel moment. Cette réaction est ancrée dans le noyau d'amande du cerveau. La panique est aussi quelque chose qui provient du corps astral qui est **communiqué** par le noyau d'amande **au corps également**, de sorte que nous tremblons corporellement, les battements de cœur s'accroissent en rythmes et force et la respiration se bloque. On peut aussi dire qu'une grave expérience crée des trous dans le corps éthérique, de sorte que le corps astral déploie son action sans la médiation du corps éthérique — on en arrive toujours aux tremblements, crampes et tensions maximales. Nous sommes alors paralysés par l'angoisse et nous ne pouvons plus agir d'une manière naturelle au Je. Avec le « *fire together — wire together* », on veut dire ceci : lorsque cette expérience d'angoisse, de panique ou de traumatisme, revient plus souvent au point d'en imprégner toujours plus profondément le cerveau — à savoir au plan neurologique, ces réflexes se voient alors plus solidement mis en réseau (*wire*) — il ne suffit ensuite que d'une faible stimulation pour instaurer la réaction de panique corporelle tout entière **dont la tonalité s'impose alors** au Je. Il est important de comprendre que le cerveau **n'engendre pas lui-même** le mouvement, ni non plus l'excitation, il **inscrit** plutôt certaines activités des composantes spirituelles supérieures dans le corps [physique, *ndt*] ou bien (le cerveau) **communique** au corps que nous sommes, par exemple, en train d'exprimer une pensée avec nos outils d'expression orale [bouche, larynx, lèvres, etc., *ndt*] ou bien encore que la réaction de panique du corps astral provoque des sécrétions déterminées des hormones du stress. » [fin de citation]. *ndt*

étrangère. Cela vaut le plus fortement pour les traumatismes sexuels. Ici l'ensemble du sentiment de soi est engendré par d'autres êtres humains, l'identité est totalement ébranlée voir même détruite.

Des aspects négatifs et positifs font partie de l'identité humaine et lorsqu'on aime, on a la capacité de relier ces aspect polaire chez autrui. « Un arbre dont la couronne se dresse dans le ciel, doit s'enraciner en enfer. » disait Nietzsche. La formule de Goethe : « Noble soit l'être humain, secourable et bon », rappelle pour cette raison la couronne d'un arbre sans racine. La phrase de G.C. Jung est par contre délivrante : « Je préférerais être totalement bon. » Cela signifie que cela revient à la vie de l'âme de savoir s'y prendre avec des sentiments contradictoires et de pouvoir maintenir l'équilibre entre les deux. Lorsqu'au moyen d'un rêve dans l'âme, les sentiments destructeurs prédominent à présent, alors le Je ne peut plus se sentir chez lui dans l'âme parce que l'âme réagit comme un réflecteur négatif. Nous nous retrouvons à côté et nous ne pouvons pas intervenir, nous sommes rendus étrangers à l'âme.

Le lieu sûr

Les réfugiés doivent s'adapter à une culture nouvelle, mais au travers du traumatisme, cette faculté d'adaptation est gravement endommagée. Combien d'attention en plus et d'aide ont-ils besoin pour cette raison, qu'un travailleur invité autrefois ? Car cela ne se fait pas encore avec le cadeau de bienvenue d'une bouteille d'eau à la gare. Il y faut des années. Ils sont à présent parqués dans des villages de tentes, dans lesquels les être traumatisés sortent à la vue de tous. Rudolf Steiner fut interrogé à l'issue d'une conférence de médecine sur ce qu'il entendait par le terme de choc. Il mentionna alors un exemple surprenant. Lorsqu'un enfant de neuf ans, à la fin d'une longue maladie, retourne à l'école « trop tôt » avec des forces de vie encore affaiblies et y rencontre un instituteur « grincheux », cherchant un chaise et un cahier, au lieu de se réjouir de la rentrée de l'élève. Il est trop petit pour excuser le comportement rébarbatif de l'instituteur et peut, pour cette raison, en ressentir un choc. Le seuil d'une expérience traumatique peut donc être extrêmement profond. Mais un traumatisme peut aussi être éprouvé inconsciemment.

Une patiente à moi a avorté de son enfant et ce n'est qu'ensuite qu'il fut constaté qu'un jumeau était en route. Cet enfant a absorbé toute l'hormone de stress de la mère. Il a éprouvé, avant sa naissance encore la perte de son jumeau. Il en souffrit ensuite au travers de conséquences asthmatiques. Des traumatismes du premier septennat de vie peuvent fréquemment mener à des inflammations chroniques et des affections intestinales. Des traumatismes du second septennat à des rhumatismes. Le traumatisme ne va pas aller seulement dans l'âme, il peut aussi s'emparer du corps. En tout cas la relation entre le Je et le monde est perturbée.

Quel est l'aspect de l'aide à apporter ? Tout d'abord, protéger et stabiliser. Créer un lieu plus sûr, est infiniment important. Aux Philippines, ce n'est peut-être qu'une protection du Soleil, un arbre. Il s'agit de re-domicilier mais d'apprendre aussi à se sentir de nouveau bien dans son âme et finalement de pouvoir trouver une personnalité. De redécouvrir son corps propre en aimant jouer. On fait peut-être des frictions, on veille à de nouveau vêtements. Dans une situation traumatique, il s'agit de re-éprouver notre corps comme notre meilleur ami. Ensuite

nous devons veiller à pouvoir le plus vite possible en arriver à une vie normale. Ainsi les psychologues qui interviennent en cas de détresse d'âme, parlent avec les personnes concernées, non pas de l'événement, mais au contraire de football ou du temps qu'il fait afin de restaurer un lien avec l'ancien monde. Nous tentons d'élaborer des sensibilités positives. Les histoires constituent en cela une aide extraordinaire, moins des histoires dramatiques. Quand il est question d'une forteresse, alors nous dépeignons ses puissantes murailles parlons du pont-levis qui n'est abaissé que pour les invités. On peut se mettre à peindre la forteresse ou bien à la modeler en argile. Ensuite cette forteresse est placée dans un lieu intérieur, imaginaire. C'est pourquoi, sur nos impulsions de pédagogie de la détresse, nous collaborons avec des « conteurs » sans frontières. Ils aident les pédagogues du lieu à trouver les histoires justes. Tout cela sert à délivrer le message que tu te sens retourné, mais ce que tu as vécu est inversé. Dans le temps le lieu sûr c'est le rythme. À juste titre, le rythme joue un grand rôle – dans la pédagogie Waldorf, un art comme l'eurythmie – pour développer la compétence rythmique. Le stress et plus encore le stress toxique, sont semblables au donneur d'impulsions de lumière. L'expérience du stress chaotise pour cette raison l'organisation rythmique et cela mène de nouveau à l'épuisement. C'est la raison pour laquelle sommeil et temps de repas réguliers créent un rythme salutaire très important pour configurer rythmiquement l'entourage au sein de la thérapie du traumatisme. Celui qui, dans un tour de bicyclette découvre « son » rythme, acquiert des énergies énormes. Le rythme est une vertu adaptative avec la propriété de relier des oppositions entre elles. C'est cela qui importe : mettre en équilibre des contraires.

Nous ne parlons pas de l'expérience épouvantable, mais nous attendons au contraire que cela arrive tout seul. Erich Maria Remarque décrit dans « *À l'Ouest rien de nouveau ?* », qu'il évitait les endroits où on lui demandait : « C'était comment sur le front ? » Il redoutait que le récit pût continuer à tarauder son âme ? Nous nous confrontons souvent à de faux comportements et à de belles expériences. Nous nous habituons, lors d'une promenade à rapporter une belle feuille d'arbre à la maison pour l'exposer, de sorte que le lendemain on puisse se souvenir de la belle promenade qu'on a faite. De sorte que de belles expériences ne s'effacent pas mais continuent de vivre. Pour cela nous avons besoin de monuments. Tout ce qui rend possible l'autonomie, la détermination de soi, l'expérience de l'activité de soi, est bon. Il existe une belle observation de l'anthropologue Urenäus Eibl-Eibesfeldt, chez un peuple éloigné de notre civilisation. Un adolescent a une galette de pain et sa sœur n'en a pas, mais lui ne veut pas en donner. Qu'est-ce qui se passerait chez nous ? La mère prendrait le pain le romprait en deux et en donnerait une part à chacun. Il en alla autrement ici, la mère coupa le pain en deux parties mais restitua les deux parties à l'adolescent. Celui-ci eut un mouvement de surprise, son visage se mit soudain à rayonner et il remit une moitié du pain à sa sœur. Cela signifie laisser faire l'expérience de l'activité de soi. Aussi peu que nécessaire, mais autant que possible : c'est cela aider.

Das Goetheanum, 5/2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Martin Staube est médecin anthroposophe et actif dans des actions pédagogiques de détresse. L'article s'enracine dans une conférence lors du congrès « *Impulsions pédagogiques dans la rencontre avec les enfants réfugiés* » le 5 décembre 2015 à l'école Rudolf Steiner de Berner Oberland, Suisse.